



Macbeth, ou la rationalisation du crime

Tom Partouche

► To cite this version:

Tom Partouche. Macbeth, ou la rationalisation du crime. Criminogonie. Criminologie, victimologie et déviance - Carnet de recherche, 2024, 10.58079/w5xf . hal-04538764

HAL Id: hal-04538764

<https://hal.science/hal-04538764>

Submitted on 9 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Macbeth, ou la rationalisation du crime

Tom Partouche (2024, 4 avril). Macbeth, ou la rationalisation du crime. *Criminogonie*.

DOI : 0.58079/w5xf

« Astres, voilez vos yeux !
Que la lumière ne puisse voir mes désirs, qui sont ténébreux,
Et que l'oeil se détourne de la main ! Que celle-ci ait pouvoir
D'accomplir librement ce que l'oeil craindrait trop de voir. »

William Shakespeare, *Macbeth*, Acte I, Scène IV.

Si l'Écosse médiévale racontée par le Barde peut paraître bien lointaine au criminologue contemporain, les tragédies shakespeariennes témoignent pourtant d'une perception du phénomène criminel à l'acuité troublante. Quatre siècles après la première publication de *Macbeth*, en 1623, il semble ainsi opportun d'en proposer une lecture plus moderne que celles qu'en firent les pères de la criminologie, au premier rang desquels figurent les italiens Enrico Ferri et Cesare Lombroso¹, qui citaient, directement à l'appui de leurs démonstrations, l'œuvre foisonnante du poète anglais, « mine d'une inépuisable richesse [...] où un art parfait s'allie à une observation scientifique rigoureusement exacte² ». Et si aujourd'hui ces théories sont largement battues en brèche, il n'en demeure pas moins que William Shakespeare les précède et ne saurait souffrir une analyse à l'aune du seul prisme de la physiognomonie, mais nécessite une analyse psychologique et sociale qui n'avait vraisemblablement pas échappée au dramaturge.

Puisqu'il semblerait que même celui que ses pairs qualifient du plus vertueux des hommes ne puisse échapper au crime, il semble nécessaire d'examiner en détail le parcours que William Shakespeare attribue à Macbeth tant qu'à son épouse, partenaire indissociable et peut-être principale actrice de leur chute commune. Le meurtre du roi Duncan ne sera ainsi que la première étape de cette spirale criminelle, bientôt suivi de l'orchestration de celui de son frère d'armes Banquo et d'une fuite en avant des époux Macbeth jusqu'à ce que la raison qui avait d'apparence guidé leurs choix leur fasse définitivement défaut et les mène au tombeau.

Se découvrant une ambition naissante et dévorante, le nouveau seigneur de Cawdor se convainc ainsi progressivement de la fictive nécessité de son crime (I), mais finit par être rattrapé par les conséquences bien réelles de ses actes (II).

¹ Cesare Lombroso, *L'homme criminel*, trad. Regnier et Bournet (Paris : Félix Alcan, 1887), p. 365.

² Enrico Ferri, *Les criminels dans l'art et la littérature*, trad. E. Laurent (Paris : Félix Alcan, 1897), p. 35.

I. D'un rassurant conformisme à une innovante ambition

Lentement rongés par l'ambition, Macbeth et son épouse vont chercher à atteindre autrement les nouveaux objectifs qui leur sont apparus (A) jusqu'à admettre que le crime ne serait finalement que la conséquence malheureuse mais inévitable du plus rationnel des choix (B).

A. Une lutte insidieuse entre vertu et désirs inassouvis

Si *Macbeth* pouvait se résumer en un mot unique, il s'agirait sans aucun doute de celui d'ambition ; l'ambition du modeste seigneur de Glamis qui, à peine lui est-il suggéré dans les premières scènes de la pièce qu'il pourrait un jour être appelé par un autre titre plus prestigieux, tressaille déjà et sent naître en lui de funestes desseins n'ayant d'autre source que sa propre réflexion. D'abord seigneur de Glamis, puis de Cawdor – après la disgrâce du précédent titulaire du titre – avant de finalement ceindre la couronne d'Écosse que porte encore, pourtant, un monarque auquel il a juré allégeance. Il aura suffi à Macbeth que se réalise la première partie de cette prédiction, « prélude heureux pour l'orchestration de [s]on thème royal³ », pour que naisse en lui l'envie de voir la seconde s'accomplir à son tour.

Si il n'y a pourtant aucune nécessité pour Macbeth de commettre un quelconque crime et que, « peut-être, si le sort veut [l]e faire roi, [l]e couronnera-t-il sans [qu'il ait] à faire⁴ », la tension est cependant rapidement trop forte pour celui qui se voit désormais déjà roi d'Écosse. C'est de cette tension⁵ entre les objectifs qu'il se fixe et les moyens qu'il s'autorise à mettre en œuvre pour y parvenir que va naître le désordre à suivre. Ainsi, Macbeth observe d'abord une approche résolument conformiste de sa situation, acceptant tant les objectifs de réussite sociale qui siéent à sa position dans la noblesse guerrière écossaise que les moyens pour y parvenir. Puis, insidieusement, il va être tenté d'innover, acceptant progressivement qu'il puisse exister d'autres moyens que ceux qu'il avait admis jusqu'ici pour atteindre son but.

Cette transition n'est cependant pas une évidence, et Macbeth ne peut initialement se résoudre à souhaiter la mort du roi Duncan, dont les « vertus tromperaient comme des anges contre le grand pêché que serait son meurtre⁶ », mais souhaite simplement accepter son destin. L'abandon de ses valeurs initiales ne peut alors advenir qu'au prix de longs efforts conjoints de son

³ William Shakespeare, *Macbeth*, trad. et éd. Yves Bonnefoy (Paris : Gallimard, 2016), I, III, p. 31.

⁴ *ibid.*, I, III, p. 31.

⁵ Robert K. Merton, « Social Structure and Anomie », *American Sociology Review*, vol. 3, n° 5 (1938), p. 672-682.

⁶ Shakespeare, *op. cit.*, I, VII, p. 72.

ambition et de son épouse. Lady Macbeth, en effet, tranche très rapidement les doutes dont lui fait part un époux dont elle juge que, quoiqu'il veuille la grandeur, « ce n'est pas l'ambition qui [lui] manque, mais l'âpreté sans scrupules qui doit la suivre⁷ ». Face à celui qui voudrait voir fait sans avoir à faire, elle prend sur elle d'abandonner aussitôt – et bien plus facilement que son mari, qui reste attaché à l'idée de parvenir à ses fins par des moyens plus en adéquation avec ses valeurs morales – un conformisme qui n'était vraisemblablement qu'une façade, « afin qu'aucun scrupule, et rien de la nature, n'ébranle [s]on dessein féroce ou ne s'interpose entre lui et sa conséquence⁸ ». Elle œuvre dès lors à saper les réticences de Macbeth – pour le convaincre de leur absurdité – qui n'auraient d'autres fondements qu'une morale timorée, considérant que la fin – un pouvoir et une gloire valorisés par dessus tout – justifie les moyens, quels qu'ils soient.

Effectuant ses dangereux premiers pas sur son itinéraire criminel⁹, Macbeth, poussé par son épouse, ne s'arrête pas à un assentiment inefficace précocement évacué mais le verra plutôt s'épanouir et se formuler jusque dans ses moindres détails.

B. Le choix rationnel d'un calcul utilitaire

Il semble évident que, contrairement aux doctrines philosophiques qui lui sont contemporaines, William Shakespeare ne considère pas que l'origine du mal soit une corruption de l'âme par des forces extérieures. Pour lui, le mal est inhérent à l'humanité et ne demande qu'un terreau propice pour croître et se développer. Preuve en est l'apparition des sorcières en introduction de la pièce, qui « n'annoncent rien et surtout ne décident rien qui ne soit ce que Macbeth a déjà imaginé lui-même, a déjà voulu¹⁰ » : Macbeth seul est à l'origine du lien entre son accession prophétisée au trône d'Écosse et le meurtre de son actuel occupant, et Macbeth seul prend la décision de passer à l'acte.

Malgré un engagement et une intégration sociale¹¹ plus qu'accomplie au sein d'une noblesse écossaise qui le respecte et l'admire, le projet criminel de Macbeth ne succombe pas face à ses réticences. Malgré la prééminence des valeurs de loyauté et d'honneur dans son esprit, Macbeth ne parvient pas à laisser derrière lui ce qui aurait pu n'être que la simple pensée que la mort de Duncan pourrait servir ses intérêts. Et pour cause, Macbeth dispose d'un puissant moyen de neutraliser sa

⁷ *ibid.*, I, v, p. 36.

⁸ *ibid.*, I, v, p. 38.

⁹ Étienne de Greeff, *Introduction à la criminologie*. vol. 1 (Bruxelles : Joseph Vandenplas, 1947).

¹⁰ Yves Bonnefoy, préface à *Macbeth*, par William Shakespeare (Paris : Gallimard, 2016), p. 13.

¹¹ Howard S. Becker, *Outsiders*, trad. J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie (Paris : Métailié, 2020).

culpabilité¹² : son épouse. Forts de ce lien, « que ne [pourraient-ils] faire, [lui] et [elle], contre Duncan sans défense¹³ » ? Procède alors un choix rationnel ; sûrs d'avoir mis au point un plan qui ne laisse aucune place au hasard après avoir si bien rassemblé « toutes [leurs] énergies pour ce terrible exploit¹⁴ », ils en sont désormais convaincus : les bénéfices prévisibles du crime qu'ils s'appêtent à commettre sont bien supérieurs à la probabilité qu'ils soient découverts et condamnés¹⁵. Désormais persuadés qu'il est inutile de tergiverser davantage, que « parler souffle sur l'acte et le refroidit¹⁶ », que, enfin, seul le « commencement [...] peut [les] perdre et non la chose même¹⁷ », l'un et l'autre en ont conscience : l'instant du passage à l'acte sera moralement éprouvant mais constitue un mal nécessaire.

Balayant les derniers doutes de son époux, Lady Macbeth lui rappelle que lorsque « ni le moment, ni le lieu n'étaient favorables, alors : [il voulait] les forcer à l'être¹⁸ », et que, maintenant qu'ils le sont devenus cette chance ne saurait le laisser sans ressort. Aucune barrière, externe ou interne, quelle qu'elle soit, n'aura permis à Macbeth d'avoir la retenue nécessaire¹⁹ pour ne pas succomber et prévenir le meurtre du roi Duncan. En crise, Macbeth laisse sa morale dériver jusqu'au dénouement funeste dont, soumis à un dangereux présentisme, il ne parvient à percevoir les conséquences sur une raison égarée qu'il croyait pourtant sûre.

¹² Gresham M. Sykes et David Matza, « Techniques of Neutralization : A Theory of Delinquency », *American Sociology Review*, vol. 22, n° 6 (1957), p. 664-670.

¹³ Shakespeare, *op. cit.*, I, VII, p. 44.

¹⁴ *ibid.*, I, VII, p. 45.

¹⁵ Gary S. Becker, « Crime and Punishment : An Economic Approach », *The Journal of Political Economy*, vol. 76, n° 2 (1968), p. 169-217.

¹⁶ Shakespeare, *op. cit.*, II, I, p. 50.

¹⁷ *ibid.*, II, II, p. 51.

¹⁸ *ibid.*, I, VII, p. 44.

¹⁹ Walter C. Reckless, « A New Theory of Delinquency and Crime », *Federal Probation*, n° 25 (1961), p. 42-46.

II. L'insurmontable dissonance entre le crime et la raison

Alors qu'ils commencent à peine à ressentir l'impact de leur première transgression, les époux Macbeth, afin qu'elle n'ait pas été vaine, s'enfoncent dans une dangereuse spirale criminelle (A) dont ils seront finalement eux-mêmes les dernières victimes (B).

A. Une fuite en avant interdisant la désistance

Alors que le corps sans vie de Duncan est découvert, Macbeth et son épouse, persuadés d'être insoupçonnables, donnent le change : « trompeur doit être le visage quand l'est le coeur²⁰ ». Pourtant, déjà commence une série de meurtres qui n'auront pour autre finalité que de légitimer le premier. Se débarrassant utilement des témoins gênants qui deviennent les boucs émissaires idéaux, Macbeth élimine d'abord les gardes du défunt roi, endormis et barbouillés de sang à leur insu, sous le couvert d'un emportement ayant pris « de court la raison qui refrène²¹ », afin d'être certain que ne s'arrête pas en si bon chemin sa marche vers la couronne. Mais malgré toutes ses précautions, déjà Banquo suspecte que Macbeth n'ait « joué un bien sale jeu²² » pour s'emparer du pouvoir. Afin de n'avoir pas en vain « infecté [son] âme, en assassinant le généreux Duncan²³ », un meurtre en appelant un autre, Macbeth commande alors le meurtre de celui qui fut son plus loyal frère d'armes et de son fils.

Puisque « ce qui commence par le mal ne prospère que par le mal²⁴ », que « le sang appelle le sang²⁵ », et qu'il est impossible de revenir en arrière et de ramener « ces morts dont, pour la paix de [leurs] ambitions, [ils ont] assuré la paix éternelle²⁶ », les époux Macbeth ne prennent que trop conscience de l'irréversibilité de leurs transgressions. Eux qui sont « si jeunes encore, dans le crime²⁷ » n'ont alors plus le choix, et « devant [leur] intérêt tout doit céder le pas [puisqu'ils sont] si loin dans ce flot de sang que, [s'ils renonçaient] à y patauger davantage, [s'en] retirer, ce serait aussi dur qu'avancer encore²⁸ ». Progressivement, incapable de revenir en arrière, Macbeth s'enfonce ainsi irrévocablement dans une criminalité de plus en plus violente, allant jusqu'à régner en tyran sur une Écosse dont il était pourtant le premier défenseur. Désormais habitué à la violence,

²⁰ Shakespeare, *op. cit.*, I, VII, p. 45.

²¹ *ibid.*, II, III, p. 62.

²² *ibid.*, III, I, p. 69.

²³ *ibid.*, III, I, p. 72.

²⁴ *ibid.*, III, II, p. 79.

²⁵ *ibid.*, III, IV, p. 90.

²⁶ *ibid.*, III, II, p. 78.

²⁷ *ibid.*, III, IV, p. 91.

²⁸ *ibid.*, III, IV, p. 91.

« l'atroce est familier à [ses] pensées meurtrières et ne [le] fait plus tressaillir²⁹ », lui qui pourtant, si peu de temps auparavant, n'osait qu'à peine envisager la simple idée du meurtre de Duncan.

Refusant d'admettre les dissonances entre la raison supposément sans failles qui les a poussés vers le crime et l'absurdité de ceux qui l'ont suivi au seul but de le justifier, les époux Macbeth s'éloignent de plus en plus de la désistance qui aurait pu mettre un terme à leur carrière criminelle. Ce faisant, face aux contradictions entre ce qu'ils sont devenus et ce qu'ils entendaient être, forcés de renoncer aux vertus qui les caractérisaient et reniés par leurs pairs, ils s'enfoncent lentement dans une folie qui les conduira tous deux à leur perte.

B. Une raison vacillante rongée par le remord

À mesure que leurs méfaits s'accumulent, le poids de la culpabilité ne tarde pas à accabler les nouveaux souverains d'Écosse. Macbeth, d'abord, comme le corollaire de toutes ses réticences si difficilement abandonnées, est le premier à le ressentir alors que le corps de Duncan saigne encore, allant jusqu'à oublier d'accomplir certains détails du plan pourtant si minutieusement préparé. Lady Macbeth, quant à elle plus prompte à faire taire ses états d'âme par une raison viciée, le reprend aussitôt. À celui qui constate l'horreur de son crime et ses mains tâchées de sang, elle répond ainsi que « penser que c'est horrible, c'est stupide³⁰ », et, rationnelle, que « un petit peu d'eau claire et [les] voilà lavés. Puis tout sera facile³¹ ». Pourtant, Macbeth, encore sous le choc, refuse de s'arracher « à ces rêveries pitoyables³² » et s'inquiète que « tout l'océan du grand Neptune³³ » ne puisse laver ses mains du sang de sa victime, figurant le péché qui entache désormais son âme. De voix imaginaires entendues lors du meurtre de Duncan aux spectres de ses victimes venant fêter son couronnement, le parcours criminel de Macbeth, comme s'il sentait « tous ses meurtres cachés lui coller aux doigts³⁴ », semble être pour William Shakespeare l'origine d'une aliénation grandissante. S'il est trop hasardeux de chercher à déterminer si cette folie est latente ou si elle n'est que la conséquence de la transgression, il n'en demeure pas moins qu'elle a été aggravée par chacun des pas de Macbeth vers le crime.

Lady Macbeth ne parviendra pas non plus à rester cachée derrière son masque d'apparente logique et sera elle aussi confrontée au revers traumatique de son crime, « troublée d'une foule de

²⁹ *ibid.*, V, v, p. 141.

³⁰ *ibid.*, II, II, p. 52.

³¹ *ibid.*, II, II, p. 55.

³² *ibid.*, II, II, p. 55.

³³ *ibid.*, II, II, p. 55.

³⁴ *ibid.*, V, II, p. 133.

hantises qui la privent de tout repos³⁵ ». Elle qui ne faisait que peu de cas du trouble de son mari face à ses mains tachées de sang ne cesse finalement de chercher à faire disparaître une « maudite tache³⁶ » qu'elle ne fait qu'imaginer. Puis « encore une tache³⁷ », « encore cette odeur de sang³⁸ ». Ses « mains ne seront-elles donc jamais propres³⁹ » ? L'appel à la médecine pour traiter ces troubles psychiatriques – discipline encore balbutiante dans l'Angleterre élisabéthaine de William Shakespeare – ne peut que constater que « des actes contre nature engendrent, c'est certain, des troubles semblables⁴⁰ ».

Atteinte de crises de somnambulisme et de délire, la nouvelle reine finit par tourner « sa violence contre sa propre vie⁴¹ » alors que Macbeth succombait sous les coups de ses ennemis après s'être sciemment exposé à ce risque mortel. Pour l'un comme pour l'autre, cette auto-agression fut ainsi la seule échappatoire à une carrière criminelle vidée de sens et trop pesante pour être poursuivie, mais impossible à interrompre autrement.

*
**

Pourtant bien capables de faire la différence entre le bien et le mal, les époux Macbeth ont fait le choix du crime, espérant minimiser leurs efforts dans leur quête du pouvoir. Néanmoins, dans leur analyse du rapport entre le coût et les bénéfices potentiels de leurs transgressions, ils semblent avoir omis une donnée essentielle : leur coût moral. Dès lors, toute la rationalité de ce calcul s'en trouve viciée et leur raisonnement n'a en réalité plus rien d'utilitaire.

³⁵ *ibid.*, V, III, p. 136.

³⁶ *ibid.*, V, I, p. 129.

³⁷ *ibid.*, V, I, p. 129.

³⁸ *ibid.*, V, I, p. 130.

³⁹ *ibid.*, V, I, p. 129.

⁴⁰ *ibid.*, V, I, p. 131.

⁴¹ *ibid.*, V, IX, p. 151.